



Marion Tampon-Lajarriette, *To lie awake*, images des enseignes rétroéclairées de la rue du Cendrier. Ici avec le visage de Yoshiko Kuga dans *Lettre d'amour* (Kinuyo Tanaka, 1953).

Marcher dans le sens des images

Depuis fin 2021, qui marche à Genève rue du Cendrier, le long du Plaza endormi, peut avoir l'impression d'être suivi. Il ou elle comprendra vite que cette impression lui vient des enseignes ovales suspendues au-dessus de sa tête. En trois images, des yeux s'ouvrent ou se ferment. Ce sont clairement des yeux de cinéma. Marion Tampon-Lajarriette fait vivre ainsi l'image en mouvement dans l'espace public. Sauf qu'ici, c'est à nous de bouger. Il faut avancer... et puis se retourner, pour apprécier les trois images au verso, et vivre une seconde micro-histoire.

Le Plaza, invitation au voyage

Le Plaza, œuvre de l'architecte Marc J. Saugey, est sauvé. Cette salle genevoise aussi mythique pour les historiens de l'architecture que pour les cinéphiles, inaugurée en 1952, fermée depuis 2004, devait être démolie. Seuls une poignée d'irréductibles avaient encore cru possible de lui éviter ce destin. En 2019, coup de théâtre: la Fondation Hans Wilsdorf acquiert le complexe Mont-Blanc Centre et Le Plaza va retrouver sa fonction de cinéma. En 2020, la Fondation Plaza est créée. Elle pilote la restauration et gèrera ce nouveau lieu culturel et cinématographique aux larges ambitions. Du lancement du concours d'architecture à la réouverture, prévue en 2024, *La Couleur des jours* accompagne cette aventure par un cahier spécial dans chacune de ses éditions. Le premier est paru dans le n° 36 (automne 2020).



To lie awake. Avec le visage de Sylvia Sidney dans *Fury* (Fritz Lang, 1936).

ÉLISABETH CHARDON

Autour du Plaza en attente de rénovation, les installations artistiques et graphiques se sont multipliées depuis deux ans. Alors même que le cinéma est un média de l'image, toutes utilisent le langage écrit, les mots. Il n'y a guère que les programmations de courts métrages proposés en vitrine par Delphine Jeanneret pour montrer des images. Au milieu des citations, des devinettes, des titres de films, Marion Tampon-Lajarriette installe des regards dans les caissons lumineux qui servaient autrefois d'enseignes aux arcades commerciales. La plupart de ces regards viennent d'une époque où les visages devaient exprimer ce que le son ne pouvait transmettre. En trois images choisies, il s'agit de rendre compte d'une séquence où l'état de conscience change.

Ainsi, cet été, en se dirigeant vers la rue du Mont-Blanc, ce sont les iris de Sylvia Sidney qu'on voit disparaître au fond de ses globes oculaires avant que ses paupières ne tombent. Son personnage s'évanouit en regardant les flammes dévorer la prison où est injustement incarcéré son fiancé, joué par Spencer Tracy (*Fury*, Fritz Lang, 1936).

En marchant dans l'autre sens, on découvre un visage dont la beauté est encore mise en valeur par les bandages qui l'entourent. Ces yeux qui après un coma reviennent à la vie pour un possible *happy end* sont ceux de l'actrice japonaise Yoshiko Kuga, filmés par l'une des premières réalisatrices japonaises, Kinuyo Tanaka (*Lettre d'amour*, 1953).

L'hiver dernier, de mystérieux pouvoirs étaient en jeu. Dans *Le Montreur d'ombres* (*Schatten*, Arthur Robinson, 1923), monument de l'expressionnisme allemand, un marionnettiste fait passer les convives d'un repas de l'autre côté de la toile pour une expérience cathartique. Les ovales de la rue du Cendrier encadraient le visage de Ruth



To lie awake. Avec les visages recto-verso de Ruth Weyher dans *Le Montreur d'ombres* (Arthur Robinson, 1923) et de Georges Vaultier dans *Le Fantôme du Moulin-Rouge* (René Clair, 1925).

Weyher. Dans le film, l'actrice voit arriver sur elle les ombres meurtrières des assassins que lui a envoyés son mari jaloux. Ses yeux se révulsent. De l'autre côté des caissons lumineux, ce visage de Pierrot pâle était celui d'un jeune Parisien en mal d'amour, interprété par Georges Vaultier. Il a accepté de devenir le cobaye d'un magnétiseur, son âme va se libérer de son corps laissé pour mort (*Le Fantôme du Moulin-Rouge*, René Clair, 1925).

Ce printemps 2022, on avait d'un côté l'actrice d'un film rocambolesque signé par un pionnier du cinéma afro-américain où le rêve le dispute à la fiction, les yeux s'écarquillant entre fascination et effroi (*Eleven P.M.*, Richard D. Maurice, 1928), et de l'autre le visage de Brigitte Helm. C'est-à-dire celui de la sage et belle Maria qu'un ingénieur a donné à son androïde en train de s'éveiller à la vie. Le robot a pour mission de mener les ouvriers de la mégapole dystopique vers une révolte qui permettra de les mater. (*Metropolis*, Fritz Lang, 1927).

À chaque fois, en marchant sur le trottoir, ce sont des moments d'entre-deux que nous activons, à l'instar de ce que vit Le Plaza. La salle a pour ainsi dire fermé les yeux en 2004 et, en attendant qu'elle les rouvre, elle vit aussi dans un état intermédiaire propice à des programmations qui n'auraient jamais été envisageables durant son exploitation passée et ne le seront plus une fois les sièges réinstallés. Marion Tampon-Lajarriette s'est enthousiasmée pour ces grandioses événements de métacinéma qu'ont été *The Clock* de Christian Marclay et les vastes histoires du 7^e art de Mark Cousins, tous composés de centaines d'extraits de films.

Bien sûr, ces séries de visages distillés au fil de 2022 dans les caissons lumineux ovales de la rue du Cendrier ne concernent pas



De la série *Mundus*, 2017. Diptyque photographique imprimé sur aluminium, 85 x 85 cm.

seulement la vie du Plaza. Ils posent également la question de ce que le cinéma – et l'art – transforment en nous, de ce qu'ils insufflent, éveillent, ou peut-être endorment, dans nos consciences, dans nos capacités émotionnelles et cognitives. Ils parlent de nos entre-deux.

Le cinéma a été l'un des premiers territoires de recherche de Marion Tampon-Lajarriette, formée en arts plastiques à la Villa Arson à Nice et aux Beaux-arts de Lyon, avant de rejoindre la HEAD-Genève pour un postgrade Art et nouveau média (diplôme en 2008). Elle en ausculte les formes, opérant par déconstruction, un peu comme certains ouvrent les vieilles montres pour en comprendre les ressorts. C'est la mécanique du cinéma qu'elle interroge mais aussi son interaction avec nos propres mécanismes.

Ainsi, *La Passerelle* (2007) est une installation vidéo qui jouait déjà sur le dialogue entre deux visages de cinéma. Toutes deux vêtues d'un blanc virginal, Adriana Asti (*Prima della rivoluzione*, Bernardo Bertolucci, 1963) et Clotilde Hesme (*Les Amants réguliers*, Philippe Garrel, 2005) sont filmées en gros plan à plus de quarante années de distance. Délicatement séductrices, chacune regarde un amant (qu'on ne voit pas à l'image). Sauf en un bref instant où les regards des deux femmes semblent se croiser, comme en une étincelle de complicité à travers les écrans et les époques. Si le cinéma installe des connivences avec celles et ceux qui le regardent, pourquoi ses personnages ne pourraient-ils pas aussi interagir d'un film à l'autre? C'est d'ailleurs un jeu dont les cinéastes ne se privent pas, multipliant références et clins d'œil à d'autres fictions, comme la littérature a développé une inter-

De la série *Eventide*, 2018. Cyanotype imprimé sur film, 59 x 41,5 cm.De la série *Podoformos*, 2021. Impression jet d'encre contrecollée sur bois, 75 x 50 x 2 cm.

textualité, comme les peintres empruntent à d'autres peintres.

Dans *Camera 1, Plan 8* (2008), les mouvements de caméra de *La Corde* sont reproduits sur les images en animation 3D d'une mer déchaînée. Le regard va et vient sur les vagues comme dans le film d'Alfred Hitchcock il va et vient à travers la pièce où a eu lieu le crime, encore ignoré de tous. Le son est aussi emprunté à Hitchcock : bruits de pas, coups de feu, verre cassé, sirènes de police, musique dramatique... et évocations de meurtres.

Comme elle plonge dans le patrimoine cinématographique, Marion Tampon-Lajarriette a aussi investi l'univers muséal, qu'il soit artistique ou scientifique. Elle en est une visiteuse particulière qui glisse, parmi les collections, de la fiction, voire de la science-fiction, grâce à des performances, des vidéos, des visites dans le noir.

Explorant à nouveau le diptyque et la question du regard, *Mundus* (2017) est une série de photos réalisées dans des grottes de Suisse et d'Italie. Les clichés, pris depuis l'intérieur des cavernes, sont réunis deux par deux en losange pour former à chaque fois une unique grotte avec deux ouvertures parallèles plus ou moins circulaires, comme deux orbites. Ce qui donne l'impression de découvrir le paysage depuis l'intérieur d'un crâne, à moins que cette vue ne soit dissimulée dans le crâne, comme une sorte de mémoire restée enfouie *post mortem*.

En parallèle de ce travail, l'artiste a aussi joué avec les mêmes phénomènes de paréidolie, qui nous font voir des visages dans des objets et des paysages, en installant deux projections juxtaposées de la même vidéo d'un cratère volcanique filmé depuis le ciel. Les deux images tournent en sens contraire,

produisant un effet d'envoûtement et de vertige (*Endorcisme*, 2017).

Ces dernières années, les mains, et leurs mouvements, sont aussi un sujet privilégié. L'artiste les a photographiées selon le procédé du cyanotype, dans des effets d'ombres et de superpositions bleutées (*Eventide*, 2018). Elle en a aussi filmées à la caméra thermique alors qu'elles insufflaient leur chaleur à des statues de marbre (*Hot Marble*, 2017/2019).

Des mains aux pieds, on pourrait dire qu'il n'y a qu'un pas. *Podoformos* (2021) est une série d'images réalisées sur l'île de Lanzarote, aux Canaries, pendant la pandémie. Les sculptures et les empreintes de pieds que l'artiste a fait apparaître dans le paysage volcanique aride, telles les restes de géants terrassés, sont évocatrices d'une civilisation berbère disparue depuis le XV^e siècle, les Guanches, anéantis par la colonisation espagnole. Les Guanches ont en effet laissé

*Ophelia & Santiago*, 2022. Image tirée de la vidéo de Marion Tampon-Lajarriette.

d'étranges marques de pieds sur le sol de Lanzarote dont l'artiste s'est inspirée. Pendant son séjour, dans cette même terre volcanique, elle a aussi modelé de petites céramiques où apparaissent des formes humaines (œil, oreille, pied...).

Enfin, projet plus clairement engagé, *Ophelia & Santiago* (2022) est le fruit d'une collaboration avec l'artiste et réalisatrice mexicaine Ana Torres Villarreal et le Chimiscope de l'Université de Genève. Santiago est le nom d'un fleuve qui serpente à travers le Mexique avant de se jeter dans le Pacifique, chargé de toutes les substances toxiques amassées au fil des régions industrielles traversées. Ophelia fait référence à l'héroïne shakespearienne que peintres et cinéastes ont tant représentée, diaphane noyée flottant parmi la végétation. Dans des camaïeux de vert et de blanc, Marion Tampon-Lajarriette tisse les peintures à la fois douces et violentes

de John Everett Millais, Eugène Delacroix, etc., avec les images filmées au bord du Santiago où l'on voit la mousse des détergents envahir le paysage, presque belle si elle n'était mortelle pour les eaux et leurs abords. Son essai vidéo et celui d'Ana Torres Villarreal montrent le combat d'activistes qui vivent auprès du fleuve pollué et fétide, souvent des parents soucieux de la santé de leurs enfants. Et ils le relient à celui des organisations écologistes qui ont permis de sauver le Léman déclaré quasi mort dans les années 1970, rappelant qu'il ne faut jamais baisser la garde en matière de pollution.

Plus politique, la vidéo de Marion Tampon-Lajarriette n'en fait pas moins appel à des ressources artistiques, y compris des images de ses propres œuvres, l'eau ayant été un de ses thèmes récurrents. Depuis les vagues de *Camera 1, Plan 8*, l'artiste n'a en effet cessé de puiser dans les thématiques aquatiques, des larmes aux océans en passant par les fleuves. Tout n'est-il pas lié ? C'est ce que dit la légende, commune à de nombreux peuples premiers des Amériques, avec laquelle commence *Ophelia & Santiago* : les rivières seraient nées des pleurs versés par une femme.

To lie awake
enseignes lumineuses, rue du Cendrier

Ophelia & Santiago
exposition avec deux essais vidéo
de Marion Tampon-Lajarriette
et Ana Torres Villarreal
Université de Genève, Sciences II
quai Ernest-Ansermet 30
jusqu'au 1^{er} juillet 2022
scienscope.unige.ch/chimiscope

À l'écoute du monde

Elle est la réalisatrice de *Radio Tanner*, dont les épisodes prennent place sur leplaza-cinema.ch. Le projet est exemplaire de la subtilité de son travail. Clara Alloing capte les dimensions sonores du monde, y compris ses silences, et nous les restitue en des montages qui captivent nos oreilles. Elle est l'héritière des conteurs et conteuses.

ÉLISABETH CHARDON

Depuis ce printemps, sur le site internet du Plaza, on peut écouter comédiens et comédiennes des films d'Alain Tanner. Clara Alloing les a rencontrés, leur a demandé de lire les synopsis, de redire des dialogues. La réalisatrice sonore mêle ses enregistrements à des extraits de films. Les voix d'aujourd'hui se mêlent à celles d'hier, ce qu'elles ont perdu en tonicité elles l'ont gagné en complexité. Entre les deux, il y a la dimension du temps, mais aussi le fait que des personnages de fiction croisent des hommes et des femmes réels qui témoignent, reviennent sur leur passé.

Ainsi l'on entend Mathieu, l'ouvrier typographe au chômage de *Jonas qui aura 25 ans en l'an 2000*, et l'on entend aussi Rufus, son interprète, enregistré à l'automne 2021 dans le Roussillon. Le comédien partage avec son personnage un engagement pour une éducation alternative et le fait d'avoir eu un enfant en 1975, vingt-cinq ans avant l'an 2000. Clara Alloing n'a pas coupé au montage le moment de cet entretien où deux coups de feu se font entendre dans la campagne proche. Des chasseurs tirent sur les sangliers parce qu'ils mangent le raisin, explique Rufus, ajoutant que les vendanges ont été faites et qu'il n'y a donc plus grand-chose à sauver. Surgissement du présent parmi les souvenirs.

Au fil des épisodes de *Radio Tanner* se tissent un portrait d'Alain Tanner et celui d'une époque, les années 1970 et 1980. Selon Rufus, en 1975, en tournant *Jonas*, le réalisateur voulait dire que beaucoup de choses avaient été proclamées en Mai 68 mais que finalement rien n'avait été fait. Il voulait défendre une vision utopique qui selon lui devrait avoir de l'écho auprès des jeunes gens de 2022. Il le dit après avoir regardé le film avec Clara Alloing. «C'était très plaisant de voir la vérité avec laquelle les acteurs de ce film jouaient leurs propres convictions.» Il ne se souvenait plus que sur sa mobylette, coincé à un feu rouge dans le froid de l'hiver, son personnage tire le bilan de l'histoire. Il s'adresse à son fils, qui sera adulte au XXI^e siècle : «Jonas, les jeux ne sont pas faits...». Pour Rufus, le film parle «des petites lumières qui s'allument par endroits» et qui «un jour prendront toute la place». Même s'il semble raconter un échec, il est en soi la preuve que «ça peut marcher. Et pour ça Tanner pourrait dire, j'ai fait mon job».

Jean-Luc Bideau raconte comment il est allé frapper aux portes de Michel Soutter et d'Alain Tanner, encouragé par son épouse Marcela Salivarova alors que sa carrière ne démarrait pas, six ans après un deuxième prix au Conservatoire à Paris. Il commencera par un rôle d'infirmier, en duo avec Francis Reusser, dans *Charles mort ou vif* (1969), avant de tenir un premier rôle dans *La Salamandre* (1971) aux côtés de Jacques Denis et Bulle Ogier. On le sent toujours un peu vexé qu'avec lui le cinéaste n'ait guère parlé que des matchs du Servette alors qu'avec d'autres il aimait partager ses lectures et philosopher. On l'entend imiter Tanner en accentuant dans sa voix ce que Roger Jendly appelle «un côté nounours».

D'un témoignage à l'autre ressort l'aspect accueillant du réalisateur envers ses acteurs et actrices. «Il vous mettait à l'aise, on entrait dans une équipe», se souvient encore Roger Jendly pour qui il était facile de «se mettre ses mots en bouche». Myriam Mézières explique qu'il «faisait son casting avant d'écrire». Pour celle qui avait été élevée à l'orphelinat, Tanner reste «le metteur en scène qui s'est rendu compte que j'avais un petit quelque chose». Elle sera la dernière choisie pour *Jonas* mais le rôle de Madeleine, «une secrétaire éprise de tantrisme», sera pour elle déterminant. Elle retrouvera le réalisateur suisse en actrice mais aussi en scénariste pour le sulfureux *Une flamme dans mon cœur* (1987) : «En faisant les scènes que je faisais, je savais que j'allais perdre des gens mais je savais aussi que j'allais en gagner d'autres», résume-t-elle. Elle est aussi actrice

et scénariste pour *Le Journal de Lady M* (1992). Clara Alloing fait lire à Myriam Mézières une lettre envoyée au réalisateur dans lequel elle parle du projet. Comme d'autres, elle souligne la liberté du cinéaste.

Ces deux films sont les plus tardifs dont il est question dans les premiers épisodes de *Radio Tanner*. La plupart des films précédents (*Charles mort ou vif*, *La Salamandre*, *Le Retour d'Afrique*, *Le Milieu du monde*, *Jonas*, *Messidor*) doivent beaucoup à celui que Jean-Luc Bideau et Roger Jendly appellent Titcho, soit le chef opérateur Renato Berta. Clara Alloing l'a aussi rencontré et en tire un épisode passionnant, deux fois plus long, qui en dit beaucoup sur la fabrique du cinéma des années 1970.

Elle commence par lui faire lire un texte du réalisateur sur la «caméra regard amoureux qui enveloppe et caresse les person-

nages». Et de réagir : «Si on n'est pas un tout petit peu amoureux de ce qu'on filme, il n'y a pas grand-chose qui se passe à l'écran». Parce qu'il avait découvert la fabrique du cinéma au Festival de Locarno, le Tessinois était allé apprendre le métier à Rome. Alors qu'il tourne pour Francis Reusser *Vive la mort*, Tanner lui propose de le rejoindre pour *Charles mort ou vif*. Son apprentissage romain tourné vers la fiction, alors qu'en Suisse romande les réalisateurs sont plutôt formés dans le cadre télévisuel pour le documentaire, fait de lui une perle rare à l'époque.

Sur *Charles mort ou vif*, un cadreur étant déjà engagé, il s'occupe de la lumière : «pour éclairer les comédiens il faut essayer de comprendre plus ou moins ce qu'ils racontent pour ne pas rentrer en contradiction». Il sera chef opérateur et cadreur sur *La Salamandre*. «On était très différents mais on se complétait. On nourrissait notre projet ensemble (...) Si on n'est pas un tout petit peu ami avec les cinéastes et qu'on a juste un rôle d'exécutant ce n'est pas très intéressant.»

Avec le recul, il réalise le rôle fédérateur de Tanner entre des comédiens qu'il choisissait fort différents. Il évoque très joliment la grâce de Bulle Ogier en toute situation. Il raconte les premières expériences de travelling sur *Le Retour d'Afrique*, parle de l'autonomie de la caméra par rapport à l'action, ou encore du défi qu'a représenté, lors du tournage de *Jonas*, la scène générale avec la caméra qui tourne autour de la table, pour que lumière et son soient justes pour chaque personnage.

Messidor (1978) sera le dernier film que les deux hommes tourneront ensemble : «On est arrivés à la fin d'un chapitre. On était presque trop complices, on ne se parlait presque plus.» Et d'ajouter qu'Alain Tanner avait envie «d'explorer d'autres trucs», de travailler avec d'autres gens. Il évoque «une espèce de divorce tacite», au moment où lui-même a commencé à travailler en France (en 1979, il est au générique de *Sauve qui peut (la vie)* de Jean-Luc Godard). Et de reconnaître : «Les premiers films, c'est comme les premières amours.»

Clara Alloing souligne magnifiquement cette séparation, cette fin d'une époque. Elle utilise des extraits de la bande-son de *Messidor*, quand les deux jeunes femmes se détachent de leur vie d'avant, comprenant qu'elles ne peuvent plus revenir en arrière, qu'elles sont en fuite. «S'il vous plaît, continuez votre route. Allez-y. Continuez à rouler», entend-on. «Auf Wiedersehen!», «Tu vois, là-haut c'est là qu'on va, encore plus loin que ça, jusqu'au moment où on ne pourra plus revenir.»

La réalisatrice sonore sait faire des ellipses, elle sait aussi se poser sur les silences pour capter notre attention. C'est le cas dans *Radio Tanner*, et bien plus encore dans d'autres créations, à en croire les différents voyages et rencontres que nous avons pu faire à partir de son site (claraalloing.com).

En particulier dans *L'été derrière les fenêtres*, une pièce sonore réalisée en marge d'un travail photographique de Lionel Jusseret, auprès d'enfants autistes en vacances à la campagne. À peine le bois de plancher qui grince, de petits gémissements,

Renato Berta
PORTRAIT N°6

le PLAZA Une création radiophonique de Clara Alloing avec la collaboration de Juan Manuel Vegas leplaza-cinema.ch



Le code QR ci-contre permet d'écouter *Radio Tanner*, et notamment la rencontre avec Renato Berta, auquel l'affiche ci-dessus, conçue par Sonia Dominguez et Rob van Leijsen, se réfère.

des souffles, et la voix d'un animateur qui répète « allez, dans ton lit », avec calme et conviction. On est si peu habitués à ce silence qu'on a tendance à vérifier qu'on n'a pas appuyé sur pause. Et puis il y a le tonnerre au loin, un air chantoné par un enfant, repris par un adulte, *la la la la la la la*, à peine quelques notes d'accordéon... puis des sons plus forts qu'on imagine chargés d'angoisse ou de colère... Au long des 21 minutes de la pièce se dessine une relation au monde, une relation aux autres, dans une sensibilité à fleur de peau, à fleur d'oreille.

On retrouve cette sensibilité dans *J'ai énormément dormi*, un film de 44 minutes montré ce printemps à Visions du réel à Nyon. Grâce à des conversations avec l'artiste Johanna Monnier et à la captation de performances, comme autant de sculptures vivantes nées dans l'atelier ou dans la nature, le film nous met en relation avec une jeune créatrice et son parcours. Le moyen métrage est construit en complicité avec la personnalité à la fois malicieuse et doucement mélancolique de la créatrice.

Il s'agit du premier film de Clara Alloing depuis celui tourné à la fin de ses études de cinéma à l'INSAS de Bruxelles en 2013. Un stage à *Par Oûi-dire*, une émission de la RTBF reconnue pour sa liberté d'expérimentation, lui a fait découvrir les plaisirs et la liberté de la création sonore, loin de la lourdeur que peut représenter le cinéma et qui effrayait un peu la jeune femme. « J'ai

trouvé là une forme de pudeur qui m'était plus appropriée ». Encouragée par la productrice, Pascale Tison, elle poursuit avec un stage auprès de David Collin, producteur du *Labo* sur Espace 2, l'équivalent suisse de *Par Oûi-dire*. Elle reviendra au cinéma par la prise de son, sur différents tournages, et en devenant assistante à la HEAD-Genève.

Aujourd'hui c'est bien dans la création sonore qu'elle poursuit essentiellement son chemin depuis Genève. Elle dit sa reconnaissance envers ceux qui l'ont encouragée et aidée à articuler son travail avec la même exigence qu'elle avait apprise en cinéma, comme la programmatrice Marie Jeanson ou l'artiste Rudy Decelière. Avec ce dernier et Jonathan Frigeri, elle a fabriqué des centaines d'heures de radio pendant le festival Archipel, codirigé par Marie Jeanson, toujours audibles sur archipel.org.

Il est un autre lien tissé avec la Suisse depuis Bruxelles déjà, celui avec l'artiste François Burland. Toujours sur son site, on peut entendre – et voir – le fruit de différents projets et ateliers qu'elle a menés avec lui et de jeunes personnes, souvent arrivées en Suisse comme migrantes.

On écouterait aussi *Sans faire de bruit*, une lecture en fait très finement bruitée de poèmes de Julie Gilbert, issus de son recueil *Tirer des flèches*. Cette création d'une douzaine de minutes fait partie de la série *Un cinéma pour les oreilles* lancée par les Éditions Héros-Limite en avril 2021.

Les yeux grand fermés



Clara Alloing est une des fondatrices et programmatrices de ce festival, avec Céline Carridroit et Marie Jeanson. Dès qu'elles se sont rencontrées, les trois femmes ont eu envie de travailler ensemble. La première édition a eu lieu en mars 2019.

Le programme 2022 promet d'être un véritable collier de perles sonores, fait de pièces radiophoniques de référence (des études de bruits de chemin de fer de Pierre Schaeffer en 1948, Brigitte Fontaine en 1972, etc.), de créations récentes, de performances (dont une pour les 10 ans du Labo et les 100 ans de la radio en Suisse), d'un concert spatialisé ou encore d'une conférence dans le noir (par Delphine Saltel, autrice du podcast *Vivons heureux avant la fin du monde* sur Arte Radio).

Les Éditions Héros-Limite et l'émission Le Labo ont lancé en début d'année un appel à projets en collaboration avec le festival. On pourra découvrir le projet lauréat. Fil rouge de cette édition baptisée « Prendre la tangente », l'échappée belle, la dérive... L'entrée aux séances d'écoute et aux performances et de 2 francs. Laissons-nous emporter.

Théâtre Saint-Gervais, Genève
du 3 au 5 juin
lesyeuxgrandfermes.ch

Les sortilèges de Bianca Li

Le Plaza est comme la Belle au bois dormant. Quelque mauvais sort l'a un temps endormi. Les années ont passé et le sortilège a pris fin. En attendant que l'espace retrouve ses fonctions premières, l'espace vide permet parfois de vivre l'irréel.

Je peux en témoigner. En mai, pendant une grosse demi-heure, j'ai été une jeune femme noire, les pans de ma robe Chanel voletaient quand j'esquissais quelques pas de danse, je portais une tête de lapin – en fait un masque argenté taillé au biseau qui m'a rappelé les sculptures de Xavier Veilhan. J'étais une des invitées du bal donné pour Adèle, riche héritière de retour d'un tour du monde.

Je ne me suis guère soucée des retrouvailles difficiles de la jeune dame avec son ancien amoureux, il y avait tant à voir. Ce qui importait c'était que ce bal me permette, avec une dizaine d'autres convives coiffés du même genre de têtes animales que moi, de traverser la vaste salle sur une nacelle suspendue à des ballons, puis d'embarquer sur un bateau – j'ai fait un grand pas avec mes hauts talons pour ne pas tomber dans l'eau du lac. Nous sommes allés découvrir encore des jardins embaumés où je me suis un instant crue perdue dans un labyrinthe de haies. Avant de faire partie d'un groupe de festifs tentés par un train qui nous a emmenés finir la nuit dans un cabaret parisien.

Et puis la musique s'est arrêtée, j'ai rendu mon casque, mon harnachement, mes capteurs attachés aux poignets et aux chevilles, retrouvé mon identité et ma capacité de discernement. Je n'avais jamais quitté mes baskets ni les quelques mètres carrés du Plaza préparés technologiquement pour me faire passer de l'autre côté du réel. Et pourtant, en retrouvant les trottoirs de la ville, il me restait un peu de l'ivresse de cette folle nuit.

Cet étonnant *Bal de Paris* a été conçu par la chorégraphe espagnole Bianca Li, associée notamment aux spécialistes de réalité virtuelle de BackLight Studio (France). Il a reçu le Lion de la meilleure expérience VR au 78^e Festival international du film de Venise en 2021. La Fondation Plaza s'est associée à la Fondation Fluxum/Flux Laboratory pour l'accueillir à Genève ce printemps, en partenariat avec le GIFF.

EIC

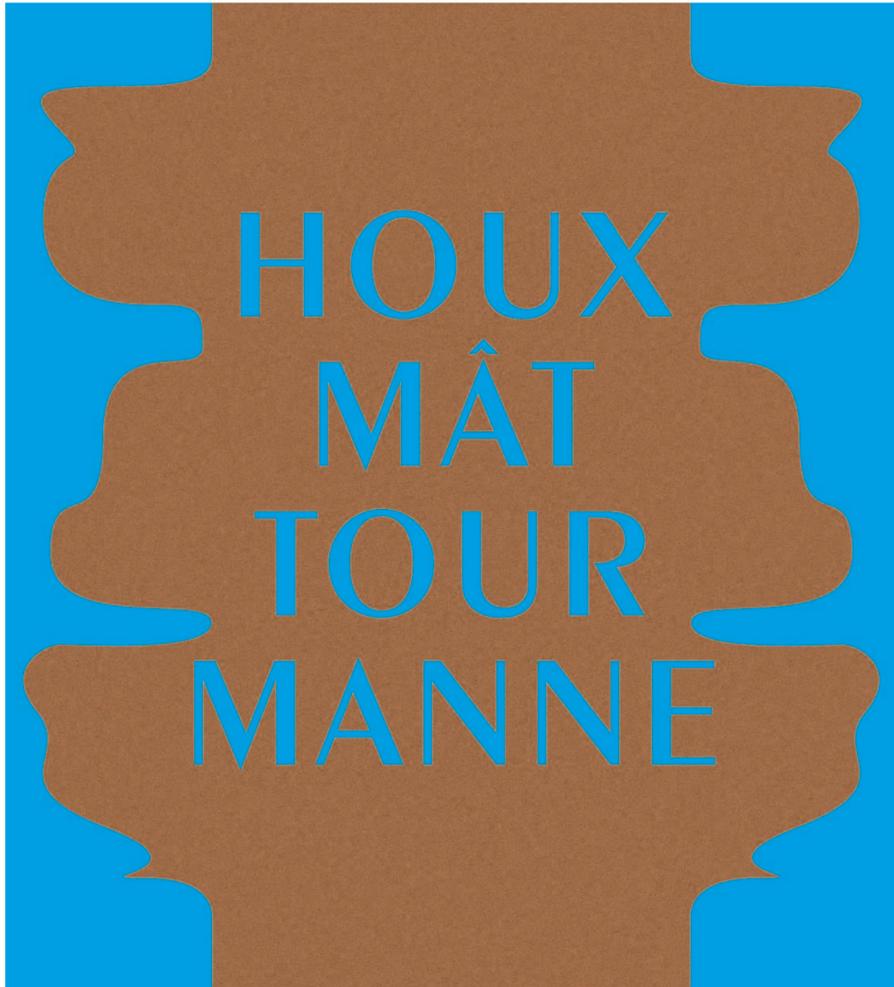


Le Bal de Paris de Bianca Li



Les personnages imaginés par la chorégraphe Bianca Li deviennent réalité (virtuelle) grâce à une technologie déployée ici dans la salle du Plaza, à Genève, en mai 2022.

Photographie Raphaëlle Mueller



Il était une fois Le Plaza (S02E02), 2022. Concept : Fabienne Radi. Graphisme : Clovis Duran.

(Légendes)²

FABIENNE RADI

1. Poids des ans

Meryl Streep 72 ans et toujours aussi charismatique
 Meryl Streep jugée trop moche par les producteurs de *King Kong*
 Meryl Streep dévoile son nouveau chignon gris, idéal pour les fêtes
 Meryl Streep se souvient de la fois où elle a qualifié Dustin Hoffman d'*odieux porc*
 Meryl Streep a de vilains trous de mémoire
 Meryl Streep nue : cette scène qui met mal à l'aise Leonardo di Caprio
 Meryl Streep et Sandra Bullock choquent Santa Monica
 Meryl Streep change de couleur de cheveux à 71 ans et c'est canon
 Meryl Streep au bord des larmes face à Laurent Delahousse
 Meryl Streep en *Dame de fer* avec un masque en caoutchouc et des fausses dents
 Meryl Streep : sa fille Louisa Jacobson dévoile une habitude vraiment embarrassante
 Meryl Streep s'offre une cure de jouvence dans la peau d'une rockeuse ratée
 Meryl Streep : 15 clichés vintage pour se rappeler l'actrice dans ses jeunes années
 Mais qui est donc Don Gummer, le mari de Meryl Streep depuis plus de 40 ans ?

2. Variations capillaires

Julia Roberts s'est fait une queue de cheval basse et lisse qui allonge sa silhouette
 Julia Roberts a opté pour un très beau chignon en adéquation avec son talent
 Julia Roberts se la joue sobre avec une coiffure lâchée légèrement ondulée un brin sauvage
 Julia Roberts laisse libre court à ses longueurs auburn et c'est une réussite
 Julia Roberts affectionne le rétro et ça lui va bien
 Julia Roberts avec un chignon bas romantique, on a-do-re !
 Julia Roberts et son magnifique carré lissé
 Julia Roberts avec une demi-queue qui met en valeur ses mâchoires
 Julia Roberts remporte l'Oscar de la plus belle frange
 Julia Roberts adopte un carré flou et dynamique
 Julia Roberts laisse ses cheveux lâchés avec une mèche wavy sur le devant
 Julia Roberts en petite fille sage avec un chignon simple réveillé par un roux flamboyant

3. Problèmes de pieds et de partenaires

Avec sa pointure 43, UMA THURMAN déteste ses pieds
 Traumatisée par Tarantino, UMA THURMAN a choisi de parler
 Cet avortement que révèle UMA THURMAN dans un récit poignant
 Pourquoi Ethan Hawke regrette-t-il son mariage avec UMA THURMAN ?
 UMA THURMAN servant du champagne à Quentin dans une de ses chaussures Louboutin
 Oliver Stone sucre UMA THURMAN
 Les vraies raisons de la colère d'UMA THURMAN contre le réalisateur de *Pulp Fiction*
 UMA THURMAN réconciliée avec Arpad Busson ?
 Le corps de Jayne Mansfield et un cerveau épouvantablement grand, a dit John Malkovich à propos d'UMA THURMAN
 En pleine maturité, UMA THURMAN vit sa beauté en toute liberté
 UMA THURMAN a retrouvé l'amour : qui est son nouveau compagnon ?
 UMA THURMAN a réduit sa consommation de viande, mais c'est dur

Ce texte a été composé à partir d'une sélection de légendes accompagnant des images trouvées sur les sites des magazines *Voici*, *Puretrend*, *Closer*, *Gala*, *Le Journal des femmes*, *Elle*. Les thèmes ont été choisis en fonction de leur taux de récurrence concernant ces trois actrices devenues des légendes au fil du temps. D'où le titre du texte, *(Légendes)²* – soit des *légendes de légendes*.

La série *Il était une fois Le Plaza* se poursuit dans une seconde saison jouant avec la sonorité des noms de personnalités célèbres du cinéma – dont certains des films ont été projetés au Plaza. Les noms sont écrits en traduction *homophonique* avec des mots de la langue française : il faut les lire à voix haute pour les comprendre. Un procédé souvent utilisé dans la poésie (Victor Hugo, le poète objectiviste Louis Zukofsky, le groupe Oulipo) et pratiqué ici entre deux langues. La forme colorée dans laquelle les noms sont insérés correspond à l'onde sonore qu'ils produisent lorsqu'on les prononce. L'onde a été renversée à la verticale et compressée.

L'épisode 2 présente les noms de trois actrices états-uniennes emblématiques respectivement des années 80 (Meryl Streep), 90 (Julia Roberts) et 2000 (Uma Thurman).

Le Plaza expose ses photographes

De l'été 2020 au printemps 2021, cinq photographes ont été invités à explorer la salle de cinéma vidée de ses sièges et de ses décors pour livrer des regards personnels sur ce lieu entre deux vies. *La Couleur des jours* a montré au fur et à mesure des images de leur travail. La curatrice Sarah Zürcher, qui les a choisis et accompagnés, monte cet été une vaste exposition de leurs photographies dans les lieux mêmes.

SARAH ZÜRCHER

En février 2020, le commissariat d'une exposition photographique m'est proposé pour mettre en lumière l'un des joyaux de l'architecte Marc J. Saugey, le cinéma Le Plaza. D'emblée, cette idée m'enthousiasme tant par son rapport à l'architecture que par sa relation au cinéma et, bien entendu, à la photographie.

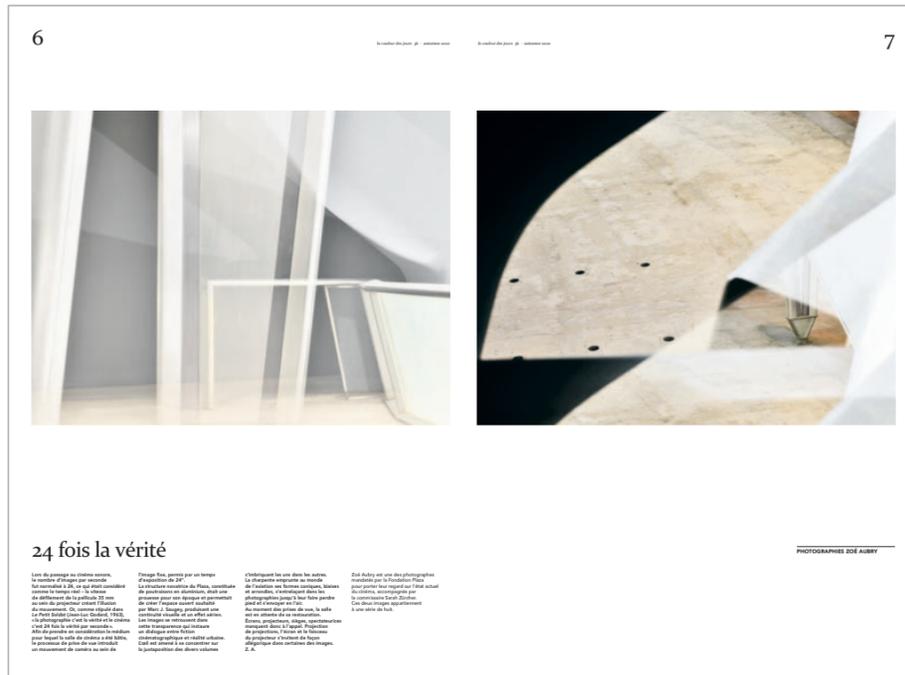
L'histoire du Plaza est exaltante. Formant un espace continu de l'écran jusqu'à la rue Chantepoulet, ce cinéma suit des formes libres, adaptées aux mouvements et au flux des passants et des utilisateurs, en phase avec les échanges cosmopolites de Genève. Pourtant, son accès est discret, quasi reclus. Marc J. Saugey construit l'impensable avec un engagement novateur et des valeurs que la nouvelle Fondation Plaza veut aujourd'hui prolonger.

Depuis le début du XX^e siècle, les liens entre l'architecture et la photographie n'ont cessé de se développer, édifiant progressivement la photographie comme le dispositif privilégié des architectes, pour dresser des inventaires visuels et documenter les phases d'un projet ou de son exécution. Si les archives foisonnent de photographies autour du Plaza, il s'agit ici de proposer une approche non seulement documentaire mais aussi artistique, relevant d'un regard et d'un point de vue qui créent un récit inédit, celui du Plaza avant rénovation. Avec aussi ce défi : donner à voir une salle de cinéma vidée de son essence.

En plein confinement – mars 2020 – la sélection est arrêtée et cinq artistes sont invités à offrir au public leur regard – Georg Aerni, Zoé Aubry, Serge Fruehauf, Laetitia Gessler et Aurélie Pétreil. Leur ravissement est palpable. Toutes et tous partagent cette passion pour le cinéma et l'architecture. Dès le départ, j'ai opté pour des regards singuliers et des démarches qui se doivent d'être variées et sensibles, afin de développer des recherches polymorphes, tissant des liens insoupçonnables entre une époque révolue et notre contemporanéité. Néanmoins, il faut s'armer de patience : Le Plaza est fermé, impénétrable. La pandémie sévit.

Finalement, à l'été 2020, l'espace peut être visité par les photographes. Le travail débute avec Zoé Aubry. Je la reçois caméra au poing et la filme au travail. Ces petits entretiens filmés mettront en exergue la démarche et la recherche de chacun des artistes.

Dans sa série *24 fois la vérité*, Zoé Aubry reprend une citation de Jean-Luc Godard, « La photographie c'est la vérité et le cinéma c'est 24 fois la vérité par seconde » (*Le petit soldat*, 1963). Elle la détourne pour réaliser une œuvre photographique qui prend en compte le médium central de ce lieu, le cinéma. Avec un temps d'exposition de 24 secondes, le mouvement interne à l'image crée, par la juxtaposition et l'interpénétration de volumes, une transparence et une lumière, entrant en dialogue avec la fiction cinématographique et la réalité toute urbaine de l'architecture d'origine.



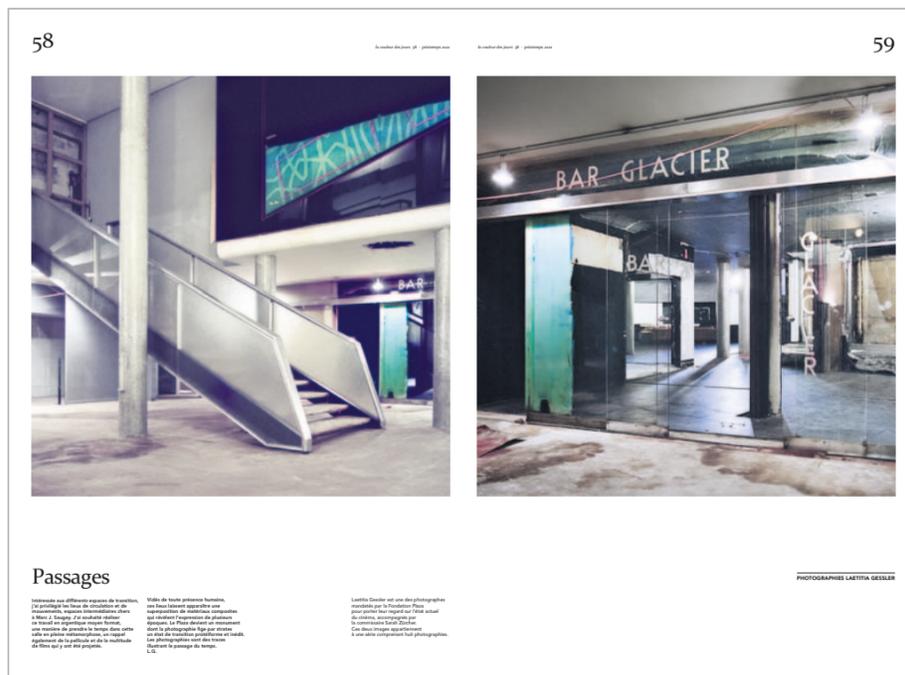
6 7
24 fois la vérité
PHOTOGRAPHIES ZOÉ AUBRY

Zoé Aubry, « 24 fois la vérité », *La Couleur des jours* 36, automne 2020.



22 23
ENTRACTE
PHOTOGRAPHIES GEORG AERNI

Georg Aerni, « Entracte », *La Couleur des jours* 37, hiver 2020-2021.



58 59
Passages
PHOTOGRAPHIES LAETITIA GESSLER

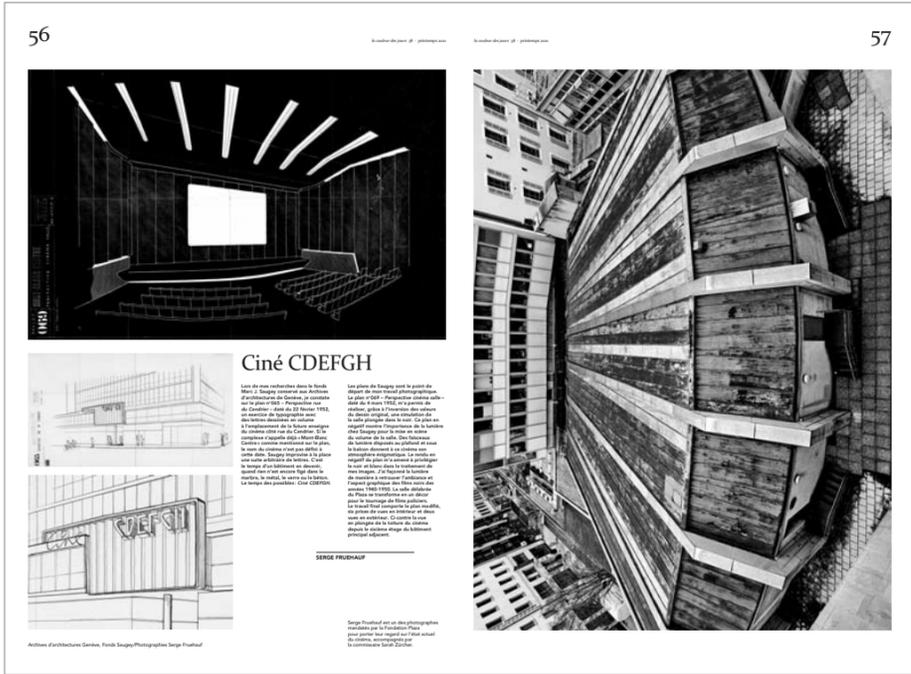
Laetitia Gessler, « Passages », *La Couleur des jours* 38, printemps 2021.

Puis interviennent, à l'automne 2021, Georg Aerni et Laetitia Gessler. Avec sa série *Entracte*, Georg Aerni propose principalement des diptyques pour lesquels il examine entre autres le hall d'entrée du cinéma, tel une boîte de verre transparente, un espace de l'entre-deux, bordé d'une double rangée de portes vitrées, qui réfléchit un monde vivant, fluide. Le photographe porte son regard sur l'agencement des volumes, des structures géométriques et des couleurs qui rappellent ceux d'une époque moderne, les années 1950. Il projette en continu le spectateur entre fiction cinématographique et réalité urbaine. Entre apparition et disparition, entre déclin et réaffectation, cette zone de transition donne à voir les traces d'une époque résolument ouverte sur son devenir.

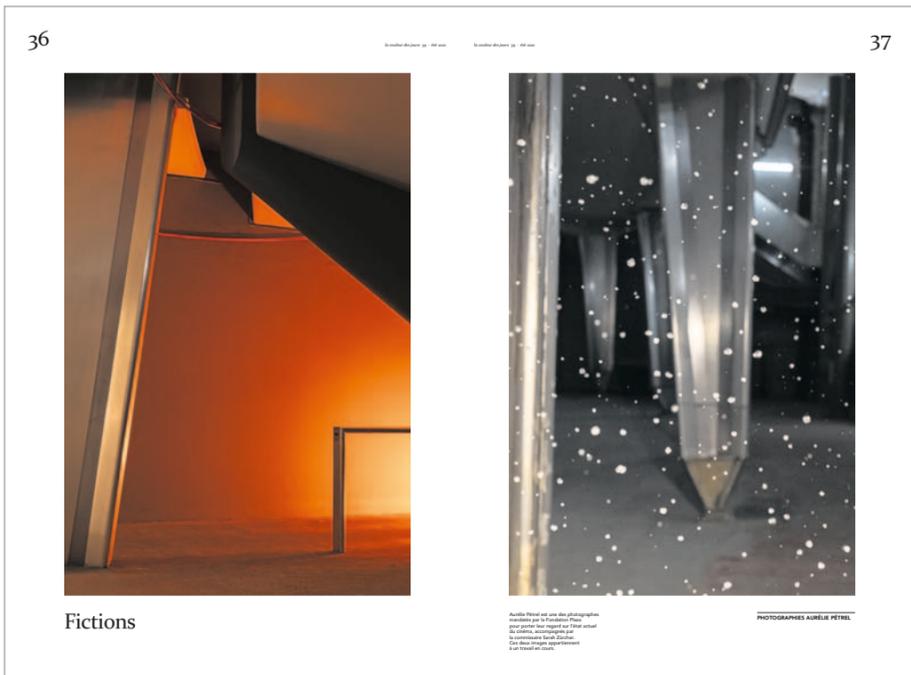
Avec *Passages*, Laetitia Gessler propose une traversée temporelle et une mise en valeur des espaces de transition. Les prises de vue, traces du passage du temps, apparaissent à la fois si familières et si lointaines. Lieux de circulation et de mouvements opérant entre l'individu et le collectif, les espaces intermédiaires témoignent ici de cette conjonction entre sphères spatiales et sociales habituellement séparées. Ils sont toutefois vidés de toute présence humaine et loin de leur statut initial. Les photographies font apparaître une superposition de matériaux composites, illustrant l'expression de plusieurs époques, et figent par strates un état de transition éphémère et inattendu. Elles deviennent elles-mêmes traces, dévoilant un seul portrait, celui du concierge, témoin passager d'une époque transitoire.

La dernière phase se met en place fin 2020 avec Serge Fruehauf et Aurélie Pétreil. *Ciné CDEFGH*, titre donné au plan n° 065 du projet architectural de Marc J. Saugey, est une perspective de la rue du Cendrier, dessinée par son collaborateur Louis Bongard. Serge Fruehauf découvre ce rendu lors de ses recherches aux Archives d'architectures, sises au pavillon Sicli. Il décidera par la suite de reprendre, pour son travail photographique, le titre provisoire de « Ciné CDEFGH » que l'architecte avait dessiné avant que le nom de Plaza ne soit choisi. Ses jeux de lumière révèlent la subtilité des matériaux (l'aluminium en tant que réflecteur de lumière), des lignes géométriques et des formes et volumes, afin de se rapprocher du concept d'origine des années 1950. Le noir et blanc recrée une atmosphère graphique et filmique, à l'instar des films noirs de cette époque.

Pour sa série *Fictions*, Aurélie Pétreil, qui revient d'une résidence au Japon, s'emploie à faire dialoguer de manière abstraite l'architecture avec l'espace photographique, réactivant des mécanismes de réalisation cinématographique : effets spéciaux et processus chimiques. Grâce à des effets comme la neige, le feu et le brouillard, elle invite le spectateur à réaliser une expérience visuelle qui l'amène à la contemplation. Entre fiction et réel, ses images se condensent en un espace existentiel qui reconstitue la salle de cinéma et la projection, interrogeant à la fois l'espace, le temps et la perception.



Serge Fruehauf, « Ciné CDEFGH », La Couleur des jours 38, printemps 2021.



Aurélié Pétre, « Fictions », La Couleur des jours 39, été 2021.



Michel Giesbrecht, Cinéma Le Plaza, La Couleur des jours 36, automne 2020.

Photo-génies
Georg Aerni, Zoé Aubry, Serge Fruehauf, Laetitia Gessler, Michel Giesbrecht, Aurélie Petrel

Sarah Zürcher a intégré à l'exposition cinq clichés du photographe et designer Michel Giesbrecht qui a dès 2020 fourni une documentation exemplaire et élégante du Plaza.

du 16 juin au 17 juillet



EXPOSITION

Georg Aerni
Zoé Aubry
Serge Fruehauf
Laetitia Gessler
Michel Giesbrecht
Aurélié Pétre

Une proposition
de Sarah Zürcher

**ENTRÉE
LIBRE**

OTOIPI

SEMINES

le PLAZA
Le Plaza
Rue de Chantepoulet 1
1201 Genève

DU JEUDI
AU DIMANCHE
DE 12H À 18H

leplaza-
cinema.ch **16.06-17.07.22**

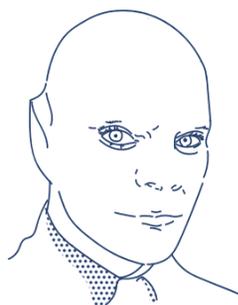
Photo: Serge Fruehauf

ICI, EN **2001**,
UNE QUÊTE A FAIT
TOURNER LES TÊTES
ET DIVISÉ
LA COMMUNAUTÉ.

ICI, EN **1956**,
JIM STARK A SYMBOLISÉ
TOUTE UNE JEUNE
GÉNÉRATION REBELLE.



ICI, EN **1984**,
CHRIS, 18 ANS,
A JOUÉ AVEC LES INTERDITS.



ICI, EN **1967**,
UN GÉNIE DU CRIME
S'EST AVANCÉ,
MASQUÉ,
INSAISSISSABLE.

ICI,
EN **2021**,
UNE HORLOGE
A REMIS
LES PENDULES
À L'HEURE.



Jim, Jack, Juliette et les autres

ALBAN THOMAS

ICI, EN **1973**,
UN NUMÉRO EST DEVENU
LE PLUS CÉLÈBRE AGENT SECRET
DE TOUS LES TEMPS.

ICI, EN **1952**,
DON CAMILLO A SERRÉ
LA MAIN DE PEPPONE.



ICI, EN **1958**,
JULIETTE A FAIT CHAVIRER
LES CŒURS DU PORT
DE SAINT-TROPEZ.

ICI, EN **1972**,
UN FLIC DE SAN FRANCISCO
A JOUÉ AVEC LES LOIS.

ICI, EN 1987, UN JEUNE GARÇON A VU SON DESTIN BASCULER.

ICI, EN 2001, GOLLUM ET FRODON SE SONT AFFRONTÉS.



ICI, EN 1979, DES PIRANHAS ONT CRÉÉ UNE PSYCHOSE COLLECTIVE.

ICI, EN 1998, ROSE ET JACK SONT DEVENUS MAÎTRES DU MONDE.



ICI, EN 1963, UN COMMANDANT A VÉCU UN MOIS DURANT DANS UN VILLAGE SOUS-MARIN

ICI, EN 1982, UN EXTRATERRESTRE NOUS A MONTRÉ QU'IL FALLAIT VOIR PLUS LOIN QUE LE BOUT DE SON DOIGT.

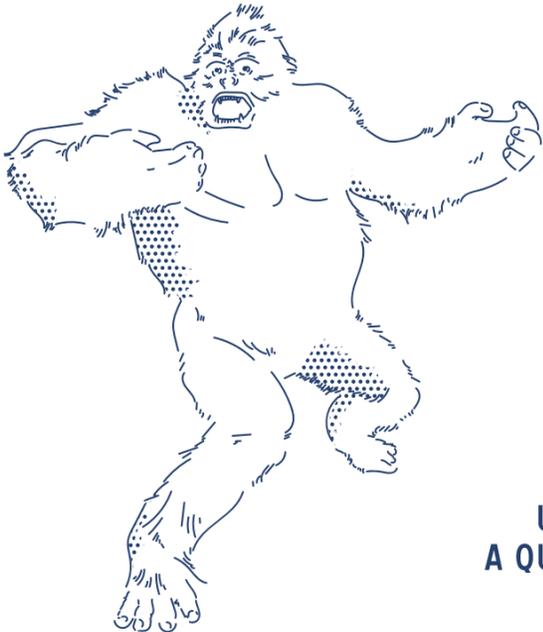


ICI, EN 1956, UNE IMPÉRATRICE A ÉTÉ COURONNÉE DE SUCCÈS.



ICI, EN 1962, DEUX HOMMES SONT TOMBÉS AMOUREUX DE LA MÊME FEMME.

ICI, EN 1977, UN GORILLE DE 45 MÈTRES A TENU L’AFFICHE PENDANT 3 SEMAINES.



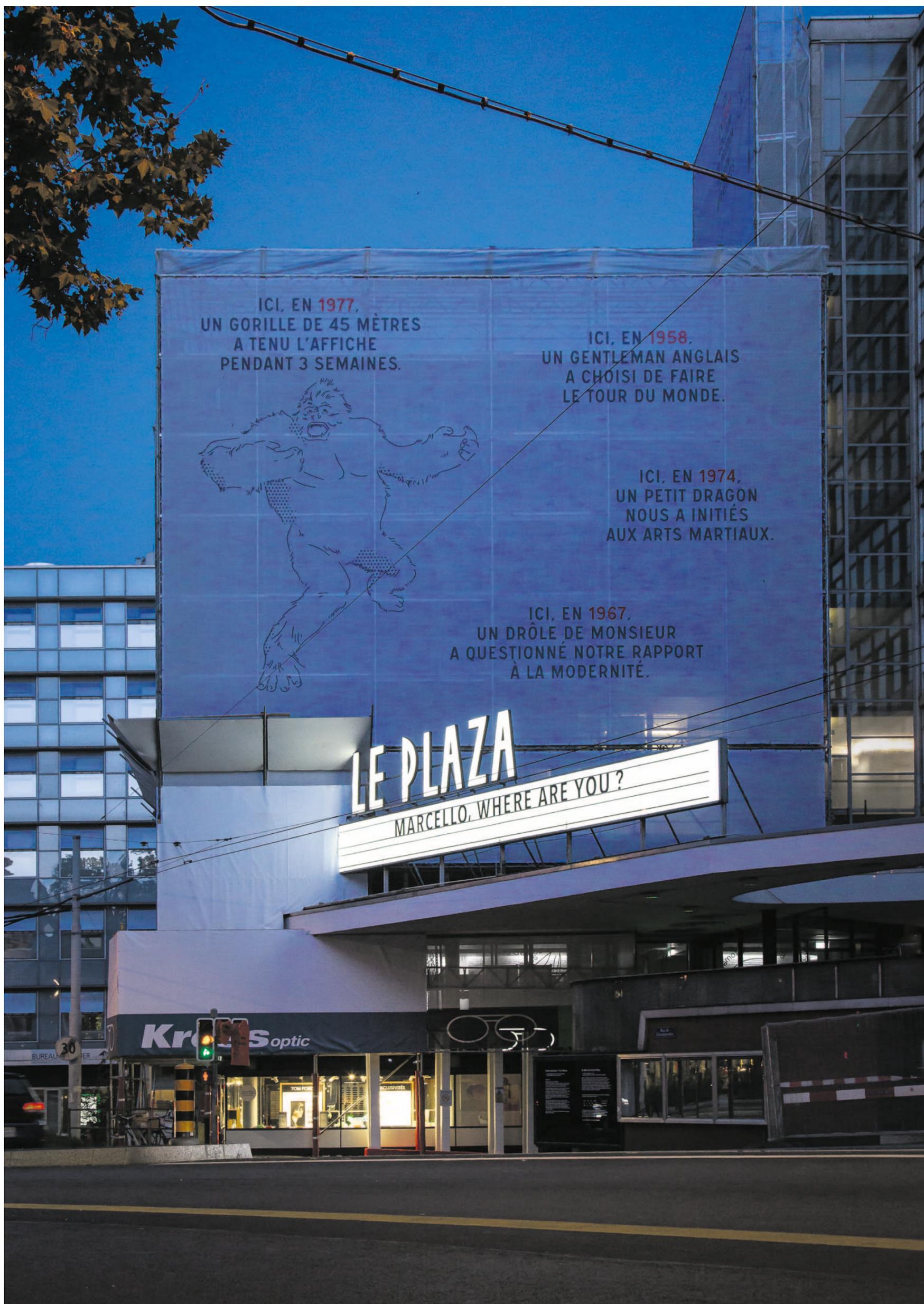
ICI, EN 1958, UN GENTLEMAN ANGLAIS A CHOISI DE FAIRE LE TOUR DU MONDE.

ICI, EN 1974, UN PETIT DRAGON NOUS A INITIÉS AUX ARTS MARTIAUX.

ICI, EN 1967, UN DRÔLE DE MONSIEUR A QUESTIONNÉ NOTRE RAPPORT À LA MODERNITÉ.

ICI, EN 1962, NOUS AVONS COMMENCÉ À ÉPIER NOS VOISINS.

Dans les rues de la ville, sur les façades des immeubles, des plaques interpellent les passantes et les passants. « Ici vécut Alberto Giacometti », « Ici est né François Simon », « Ici fut assassinée S. M. Elisabeth, Impératrice d’Autriche »... Alban Thomas et son agence CHAT&SA ont repris ce modèle pour éveiller quelques souvenirs cinématographiques chez celles et ceux qui lèvent les yeux vers les immenses bâches sous lesquelles disparaît l’immeuble du Plaza en rénovation. Le graphiste a disposé sur chaque pan une série de clins d’œil, de devinettes, autour de films projetés durant cinq décennies dans cette salle, des films souvent si célèbres qu’on a l’impression de les connaître même quand on ne les a pas vus.



Photographie Raphaëlle Mueller, mai 2022.

Il faudrait une fontaine devant Le Plaza, un vaste bassin dans lequel on entrerait en faisant fi des interdictions les soirs d'été. L'idée est saugrenue ? La question posée sur l'enseigne a de quoi faire perdre un peu le sens commun : « Marcello, where are you ? ». C'est Anita Ekberg qui le cherche dans les rues étroites et sombres de Rome, une zibeline sur ses épaules nues, un chaton tout aussi blanc et doux miaulant dans sa blonde chevelure. Mais où est Marcello ? Il est allé chercher du lait pour le minet. Dans un instant il rejoindra la belle pour un baptême de l'amour dans les eaux de la fontaine de Trevi. En 1960, le Vatican avait menacé d'excommunication celles et ceux qui allaient voir cette *Dolce Vita*. Le film vaudra à Federico Fellini une Palme d'or. Avec ce nouvel épisode de la série *Contre-plongée / From Below*, Christian Robert-Tissot semble nous inviter à profiter de l'été.